

EXERCICES DE TRADUCTION

français ----► anglais

L'Étranger

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. [...]

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois. [...]

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

Adapté de Albert Camus, *L'Étranger*, Ed. Gallimard

TRANSLATION EXERCISES

English ----► French

Laughter Beneath the Bridge

Those were long days as we lay pressed to the prickly grass waiting for the bombs to fall. The civil war broke out before mid-term and the boarding school emptied fast. Teachers disappeared; the English headmaster was rumoured to have flown home; and the entire kitchen staff fled before the first planes went past overhead. At the earliest sign of trouble in the country parents appeared and secreted away their children. Three of us were left behind. We all hoped someone would turn up and collect us. We were silent most of the time. Vultures showed up in the sky. They circled the school campus for a few days and then settled on the watchnight's shed. [...]

We were returning from a search for food one day when we saw someone standing like a scarecrow in the middle of the field. We drew closer. The figure stood still. It was mother. She looked at us a long time and she didn't recognize me. Fear makes people so stiff. When she finally recognized me she held all three of us together like we were a family.

'Can't take your friends,' mother said, after we had all been given something to eat.

'I'm not a wicked person to leave behind children who are stranded,' mother said, her face bony, 'but how will I rest in my grave if the soldiers we meet hold them, because of me?'

I didn't understand. I began to say a prayer for my friends. [...]

There was absolutely no space in the lorry to move because most of the passengers had brought with them as many of the acquisitions of their lives in the city as they could carry. We sat on wooden benches and all about us were buckets, sewing machines, mattresses, calabashes, mats, clothes, ropes, pots, blackened pans, machetes. [...]

That was a long journey indeed. The road seemed to have no end. The leaves of the trees and bushes were covered with dust. There were a hundred of checkpoints. The soldiers at every one of them seemed possessed of a belligerent vitality. They stopped every vehicle, searched all nooks and crannies, emptied every bag and sack, dug their guns in our behinds, barked a thousand questions. We passed stretches of forest and saw numerous corpses along the road. We saw whole families trudging along the empty wastes, children straggling behind, weeping without the possibility of consolation.

I was asleep when mother woke me up. It was another checkpoint.

Adapted from Ben Okri, *Laughter Beneath the Bridge* in *Incidents at the Shrine*, Ed. Heinemann Vintage